Document generated on 08/09/2025 4:18 a.m.

Recherches féministes

Polly Wynn Allen, *Building Domestic Liberty : Charlotte Perkins Gilman's Architectural Feminism*

Micheline De Sève

Volume 2, Number 1, 1989

Lieux et milieux de vie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/057548ar
DOI: https://doi.org/10.7202/057548ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)
1705-9240 (digital)

Explore this journal

Cite this review

De Sève, M. (1989). Review of [Polly Wynn Allen, *Building Domestic Liberty : Charlotte Perkins Gilman's Architectural Feminism*]. *Recherches féministes*, *2*(1), 155–157. https://doi.org/10.7202/057548ar

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

travail à accomplir. Dans cette optique, le questionnement entre dynamique de groupe et intention personnelle reste à élaborer. Avis aux chercheuses intéressées. . .

En définitive, il s'agit d'une étude essentiellement descriptive donnant un portrait global favorable. Cependant, l'auteure glisse trop rapidement sur l'engagement communautaire pour réussir à convaincre totalement. Alors, à lire pour stimuler celles intéressées par l'aventure et les défis. À offrir en cadeau aux spécialistes de l'habitation afin qu'ils comprennent que l'irréalité des solutions réside plutôt dans la tête que dans les faits. Mais malheureusement, peu de nouveau pour celles qui sont déjà impliquées dans le mouvement !

Odette Béliveau
Architecte

Polly Wynn Allen, *Building Domestic Liberty. Charlotte Perkins Gilman's Architectural Feminism*. Amherst, Mass., The University of Massachusetts Press, 1988, 195 pages.

Charlotte Perkins Gilman est connue pour ses écrits utopistes, tel *Herland* (1915) qui décrit une région isolée par suite d'une catastrophe naturelle et où n'ont survécu que des femmes se reproduisant par parthénogénèse. Grâce à cette fiction, Gilman pouvait visualiser ce que serait un monde où prévalent des valeurs correspondant à une éthique sociale marquée par l'expérience des femmes autant sinon plus que celle des hommes. Gilman se faisait fort d'arracher les femmes à leur dépendance économique et à leur isolement, chacune dans sa cage domestique, en produisant de nouveaux modèles communautaires d'organisation non sexiste de la vie en société. Elle est également l'auteure d'une nouvelle, *The Yellow Wallpaper* (1892), critique mordante du traitement psychiatrique subi lors de sa propre dépression après la naissance de sa fille; ce traitement visait à lui faire accepter son rôle de mère et de ménagère en lui interdisant toute activité intellectuelle ou artistique et toute velléité d'autonomie. Enfin, outre une multitude d'articles, de nouvelles ou de romans, elle produisit un traité *Women and Economics* (1898) où, en quinze chapitres, elle s'attaque à démontrer l'injustice et les conséquences désastreuses de la dépendance financière des femmes mariées aussi bien pour elles-mêmes que pour la société dans son ensemble.

Polly Wynn Allen a choisi de retracer l'itinéraire de cette grande pionnière du féminisme américain sous un angle spécifique : celui de la redéfinition de l'architecture résidentielle urbaine en fonction des besoins sociaux des femmes mères de famille et travailleuses. Plutôt que de s'attacher à examiner les positions philosophiques ou éthiques de Gilman, elle a entrepris de dégager le côté pratique des solutions proposées dans ses innombrables écrits en matière d'environnement architectural. Gilman entendait essentiellement supprimer la cuisine des appartements privés. Son projet était de libérer totalement les femmes de la corvée de préparation des repas en donnant accès à chaque famille à des installations commerciales spécialisées au cœur de chaque complexe d'habitation. Le modèle privilégié était celui de la suite hôtellière : chaque appartement serait desservi par une cuisine centrale et les repas

pourraient être commandés à l'occasion ou, de préférence, consommés dans de vastes salles à manger communautaires; l'entretien des pièces serait confié à une main-d'œuvre spécialisée et, bien sûr, chaque bloc résidentiel disposerait d'une pouponnière et d'une garderie en plus de tous les équipements nécessaires aux loisirs de ses membres. Gilman était convaincue que les progrès de l'industrie permettraient l'extension de ce modèle non seulement à quelques familles riches mais à toute la classe moyenne. Elle y voyait le moyen pour les femmes de rejoindre les hommes sur le marché du travail tout en organisant sur une base professionnelle une série de tâches dont la répétition dans l'isolement de chaque foyer lui semblait une aberration économique en plus d'enchaîner les mères à leur esclavage domestique.

Nous connaissons toutes suffisamment les délices des cafétérias et les limites des plats préparés — ne serait-ce qu'en terme de coût — pour ne pas céder sans réserves au portrait idyllique de la vie d'hôtel imaginée par Gilman. Certains aspects de ses projets d'architecture non sexiste n'en demeurent pas moins stimulants au plus haut point. L'idée de jardins publics aménagés sur les toits, de garderies et de crèches à deux pas (ou deux étages) de chez soi, de parcs et d'espaces verts en quantité, de salles de lecture ou de gymnases avec tous les équipements modernes dans ces condos avant la lettre qu'inventait Gilman, tout cela dessine une solution colorée aux maisons de banlieue en rangée. Gilman voulait promouvoir des projets de construction soucieux de la qualité de l'environnement urbain; elle souhaitait que le femmes puissent vivre près de leurs lieux de travail en disposant de tous les services susceptibles de les libérer de l'isolement et de la contrainte du travail domestique.

Comme le souligne Allen, les formules avancées dans ses nouvelles et ses romans gagneraient à être étudiées pour solutionner les problèmes de certaines catégories de personnes qui, tout en souhaitant préserver leur intimité, sont particulièrement vulnérables à l'isolement : personnes âgées, familles mono-parentales, parents d'enfants en bas âge, personnes seules. L'écriture d'Allen a le mérite non seulement de ressusciter une œuvre importante du point de vue de l'histoire du féminisme mais d'éveiller notre imaginaire à travers sa relecture de la trajectoire de vie et de pensée de Gilman. Pourtant, Allen n'est pas toujours tendre pour cette féministe du début du siècle qui, malgré ses sympathies socialistes, se dégageait mal de ses préjugés de classe et de race. Elle critique sans indulgence le darwinisme de Gilman, sa foi dans l'évolution de la civilisation et ses attitudes méprisantes envers l'ignorance des classes ou des races qu'elle jugeait inférieures. L'une des finalités de son modèle de socialisation de l'habitat n'était-elle pas d'éviter que les enfants soient confiés aux soins de serviteurs mal éduqués ? Il convient de rappeler qu'au début du vingtième siècle, le modernisme de Gilman frappe plus que son parti pris pour un modèle de société auquel elle n'était pas la seule à adhérer, y compris dans les milieux dits progressistes de l'époque.

Bref, Allen réussit à nous restituer ce qu'il y a de meilleur dans l'œuvre de Gilman. Elle n'en masque nullement les déficiences mais elle rétablit l'actualité de son propos. Photos, diagrammes, poèmes, la présentation même du livre est tellement vivante qu'elle nous plonge au cœur d'une histoire finalement très proche de notre propre quotidien. Gilman croyait que les cuisines centrales du futur emploieraient environ 8% de la population adulte (p. 112); dans les cuisines

fonctionnelles qui sont les nôtres, cette partie de son rêve a probablement perdu de son attrait mais l'image de garderies modèles dans des jardins sur le toit et de places centrales au cœur de chaque complexe résidentiel est plus séduisante. Et surtout, Gilman a eu des émules, ce dont Allen nous informe en conclusion. Dès les années 20, des douzaines de communautés se formaient au Connecticut, au Massachusetts et ailleurs autour de services d'alimentation et d'entretien centralisés, avec pouponnière et garderie sur les lieux. Le type d'architecture promu par Gilman se retrouve dans certains kibboutz mais aussi, depuis 1938, en Suède où des « maisons communes » offrent une gamme de services souvent inclus dans le loyer : repas fournis par une cuisine centrale, services de garde, salles de repos ou de réunion, ateliers, buanderie, infirmerie, centre de dépannage assurant tout, depuis l'arrosage des plantes en cas d'absence jusqu'à l'entretien complet du ménage. Plus récemment, des complexes résidentiels se sont attachés à penser l'environnement architectural en fonction des besoins des mères monoparentales; c'est le cas des Nina West Homes à Londres, d'une Maison des mères à Amsterdam et du projet expérimental Willowbrook dans le quartier de Watts à Los Angeles (ces exemples sont décrits dans le chapitre huit).

L'architecture non sexiste est donc d'ores et déjà en chantier et ce n'est pas une mince contribution du livre d'Allen que de nous sensibiliser aux enjeux d'une politique féministe qui lie la construction d'unités résidentielles à la capacité de coordination des services domestiques comme à la proximité des lieux d'habitation pour les travailleurs et travailleuses parents d'enfants en bas âge. La revue *Women and Environments* (Center for Urban and Community Studies, 455 Spadina Av., Toronto), mentionnée par l'auteure, couvre ce champ. C'est ainsi qu'une étude historique débouche sur un objectif très actuel, celui de se familiariser avec les stratégies employées pour développer l'architecture féministe. L'utopie imaginée par Charlotte Perkins Gilman il y a plus d'un demi-siècle illustre la force de l'imaginaire féministe dès lors qu'il est couplé à la détermination de groupes de femmes organisés.

Micheline De Sève
Département de science politique
Université du Québec à Montréal

Philippe Ariès et Georges Duby (éds), *Histoire de la vie privée*, 5 tomes, Paris, Éditions du Seuil.

Le privé est l'univers du secret, des sentiments, de la réflexion sur soi, du rapport entre les êtres et des manières et rythmes de l'univers domestique. Pour en faire l'histoire, il faut emprunter à l'archéologie sa minutie et son pouvoir d'induction à partir des quelques traces laissées par les temps anciens. Dans l'*Histoire de la vie privée*, une trentaine d'historiennes et d'historiens examinent, comparent et interprètent justement les artefacts, les représentations picturales et romanesques, les écrits intimes, les registres, les lois laissés à la postérité durant deux millénaires par les habitants de diverses régions européennes : ils cherchent ainsi à reconstituer la lente évolution des mentalités, des idées et du